

Bob Wilson tel qu'en lui-même

Giacomo Puccini : *Madama Butterfly*

Micaela Carosi (Cio-Cio San), Enkeledja Shkosa (Suzuki), Anna Wall (Kate Pinkerton), James Valenti (F.B. Pinkerton), Anthony Michaels-Moore (Sharpless), Carlo Bosi (Goro), Vladimir Kapshuk (Principe Yamadori), Scott Wilde (Lo Zio Bonzo), Jian-Hong Zhao (Yakuside), Slawomir Szychowiak (Il Commissario Imperiale), Andrea Nelli (L'Ufficiale del Registro), Ilona Krzywicka (La Madre di Cio-Cio San), Vania Boneva (La Zia), Catherine Hirt-André (La Cugina), Théo Vandecasteele/Randi Razafijaonimanana (Il Figlio di Cio-Cio San)

Orchestre et Chœur de l'Opéra national de Paris, Maurizio Benini (direction)

Robert Wilson (mise en scène)

M. Carosi (© Elisa Haberer/Opéra national de Paris)



Maintes fois reprise, la production est connue depuis presque vingt ans. Du pur Bob Wilson, qu'on vénère ou qu'on déteste. Une froideur, un minimalisme ne correspondant guère à la musique, à sa sensualité surtout, mais excellent à souligner combien les personnages restent étrangers les uns aux autres, pas seulement parce qu'ils appartiennent à des mondes différents – l'enfant, lui aussi, semble étranger à ce qui se déroule autour de lui. Ainsi se justifie le statisme hiératique des gestes, où s'inscrit d'emblée la

tragédie - on ne croit guère, au premier acte, à la possibilité du bonheur, tant il semble artificiel dans ce décor abstrait. La mise en scène, comme toujours chez Bob Wilson, réside de toute façon autant dans la subtilité des lumières que dans celle de la direction d'acteurs : ces bleus crus ou irisés, ces rouges incendiés, ces ocres, nous en disent plus que tout sur l'histoire, à travers une sorte de narration chromatique. Voilà décidément une des meilleures réussites du Texan – à condition d'adhérer à son esthétique. On ne lui reprochera d'ailleurs pas d'oublier l'Orient : il le revisite, l'épure, le débarrasse de ce pittoresque qui alimentait les fantasmes occidentaux, en préserve l'étrangeté lointaine et inaccessible – un plancher, une allée de gravier suffisent à évoquer la maison de Cio-Cio-San. Oui, il y a là, décidément, de quoi fasciner ou agacer... essence ou négation du théâtre...

Micaela Carosi avait plutôt séduit en Madeleine d'*André Chénier* ; elle n'apparaît pas ici au meilleur de sa forme : il faut un moment pour que la voix trouve son assise, les aigus resteront toujours incertains et bas, le médium modeste. La caractérisation, elle aussi, ne s'affirme que peu à peu, l'héroïne semblant trop lisse au début et ne variant guère les couleurs – héroïne vériste, Cio-Cio-San est un rôle belcantiste. C'est finalement au dernier acte que Butterfly est vraiment devant nous, déchirée et déchirante, avec une voix enfin déployée. James Valenti, lui, reste très en deçà de ce qu'on attend d'un Pinkerton : une voix dépourvue de charme et d'éclat, qui peine à se projeter et se tend perpétuellement sous l'effort, là où l'on attend un timbre solaire, une émission aisée et un chant irradiant – le public l'a d'ailleurs un peu chahuté. Le Sharpless d'Anthony Michaels-Moore, en revanche, est nuancé et subtilement campé - on doit cependant toujours passer sur une émission engorgée. Autour d'eux, des seconds rôles bien tenus, malgré une Suzuki assez pâle d'Enkelejda Shkosa, en particulier le Goro de Carlo Bosi, obséquieux et hypocrite.

Maurizio Benini, comme dans *L'Italienne à Alger*, témoigne d'un métier sûr, plus efficace qu'inventif, bon chef de répertoire, qui sait faire avancer le drame, sans s'alanguir ni se précipiter, sans non plus révéler pleinement les séductions capiteuses et les raffinements quasi impressionnistes de l'orchestre puccinien.

Nicolas Joel veut faire un opéra de répertoire, dont les reprises constituent une sorte de fonds de roulement, portées par les meilleurs chanteurs. Ce n'est pas tout à fait le cas ici.

Didier van Moere



Madama Butterfly

Micaela Carosi (Madama Butterfly / Cio-Cio San), James Valenti (F.B. Pinkerton) et Carlo Bosi (Goro)

© Elisa Haberer / Opéra national de Paris

On connaît bien cette production de *Madama Butterfly* créée en 1993 et reprise de nombreuses fois depuis. C'est donc sans surprise que l'on s'immerge une nouvelle fois dans l'univers immuable de **Bob Wilson**, ses décors dénudés (ici un simple quadrilatère parqueté symbolisant la maison et un chemin tortueux), ses éclairage froids et sophistiqués (à dominantes blanches et bleues), ses costumes et attitudes empruntées au kabuki.

On en retire de belles images : les personnages arrivant par le fond de scène, se détachant comme

des ombres chinoises, ou encore le décor plongé dans la pénombre au début du second acte d'où ne ressort que le visage blafard d'une Butterfly endormie. De même, la gestuelle lente et syncopée s'intègre plutôt bien à cet univers aux apparences feutrées mais où la violence affleure en permanence. Le risque est cependant grand, comme toujours chez le metteur en scène américain, qu'à force de recherche esthétique et de distanciation, les scènes soient vidées de leur impact émotionnel. Il faut donc une distribution de braise pour animer cet univers réfrigérant.

Et l'affiche est plutôt alléchante : une chanteuse italienne aux moyens imposants qui nous avait séduits en *Madeleine de Coigny* la saison dernière, un ténor fringant qui nous ne avait pas laissé insensible en *Alfredo* au MET, et un baryton à la carrière déjà longue et prestigieuse. Cette équation prometteuse ne tient malheureusement pas toutes ses promesses.

Micaela Carosi (Madama Butterfly) se taille un joli succès aux saluts. Ils viennent récompenser un tempérament dramatique qui trouve à s'exprimer à partir de son tête à tête avec Sharpless au milieu du second acte et qui culmine avec une scène finale bien caractérisée. Cela en fait-il pour autant une Butterfly ? Comment expliquer qu'un jour d'avril dernier l'on sorte d'une représentation de *Madama Butterfly* au New York City Opera, reniflant, lunettes de soleil sur le nez, alors que ce soir rien, ou si peu : une brisure dans le « No : non ditemi nulla » murmuré par la jeune fille qui découvre brusquement qu'on l'a trompée dès le début. Mais ailleurs, à New-York une Yunah Lee inconnue, avec peut-être le quart des moyens vocaux de Madame Carosi nous faisait chavirer, et ce soir rien... Cela se joue dès l'entrée en scène de l'héroïne : nous parvenant des coulisses, la voix, puissante, se détache du chœur de ses compagnes, mais fait entendre un lourd vibrato qui ne s'effacera jamais totalement au cours de la représentation. La chanteuse aura beau alléger, minauder, on ne croit guère à cette frêle japonaise de quinze ans, et l'on cherche vainement trace de fraîcheur ou de fragilité. Le portrait ne devient crédible que lorsque la femme bafouée prend le dessus sur la jeune fille, mais trop tard.

Son Pinkerton a la silhouette longiligne de **James Valenti**, drapée d'un manteau blanc. On retrouve ce que l'on avait apprécié chez lui à New York : un médium joliment timbré, une véritable élégance et un chant nuancé. Malheureusement ces qualités sont bien vite éclipsées par une projection et une vaillance déficientes : le ténor américain est systématiquement couvert dès que l'orchestration se fait un peu dense. De plus le registre aigu manque ce soir singulièrement d'éclat. Méforme ? Choix de répertoire inadapté (il chante pourtant ce rôle un peu partout dans le monde) ? Incompatibilité avec la salle ? Le contraste avec sa prestation au MET huit mois auparavant est en tout cas troublant¹.

A sa décharge il est peu aidé par **Maurizio Benini** qui semble davantage préoccupé à faire sonner son orchestre aux couleurs brillantes qu'à soutenir les chanteurs. La direction, par ailleurs solide, manque un peu de raffinement, les détails instrumentaux étant trop souvent noyés dans la masse.

Restent alors les personnages secondaires pour se consoler. Une Suzuki (**Enkelejda Shkosa**) qui sonne un peu mégère de prime abord, mais finalement s'avère sonore et touchante. Un Sharpless usé par la vie : **Anthony Michaels-Moore**, au timbre désormais bien gris, insuffle au consul une humanité qui transcende l'aspect purement vocal. Enfin un Goro (**Carlo Bosi**), à la projection exemplaire, parfait entremetteur, obséquieux et roué.

Mais l'on ressort le cœur à peine réchauffé par ce mélo que l'on aurait rêvé plus flamboyant.

¹ La projection ne nous avait en tout cas pas paru confidentielle dans cette salle plus grande que Bastille

19 JAN. 2011

*L'Opéra***Madame Butterfly**

UN drôle de zig, ce lieutenant de l'US Navy, qui se sent obligé dès qu'il relâche de se les dégourdir avec une fille du pays. C'est ce qu'elle est, cette Madame Butterfly de Nagasaki, une petite Japonaise de 15 ans, dressée par des parents avides, jadis riches et dans la dèche à présent, pour satisfaire aux aspirations exotiques et amoureuses de F. B. Pinkerton. Un mariage de chiffon du genre ce soir on se marie. Une maison de papier, des moustiquaires, des transparences, des pacotilles, un vieux sabre de samouraï, et on improvise, on donne le change à la petite geisha, qui y croit jusqu'à en laisser son cœur. Trois actes, et une lente, soyeuse et sournoise progression vers la mort. Ici un hakiri en bonne et due forme. « Butterfly » était un mélodrame sur fond d'Hokusai, Bob Wilson, en s'emparant de l'œuvre il y a plus de quinze ans, en a fait une tragédie. Il a commencé par oublier les cerisiers en fleur, sous lesquels on noie généralement notre petite geisha, pour lui rendre un destin de grande amoureuse tragique. Et il a réussi.

La reprise de ce chef-d'œuvre de Puccini que nous propose Bastille est exemplaire. Rien n'a bougé depuis la présentation de cet ouvrage, dont cette mise en

scène en 1993. Tout y est tiré au cordeau. Chaque geste émerge comme en apesanteur.

La Cio-Cio San de Micaela Carosi est vocalement bouleversante. Toutefois, elle n'est pas exactement la frêle statuette de porcelaine. Raina Kabai-vanska, il y a trente ans, possédait jusqu'au bout des doigts cette grâce nipponne. Enkelejda Shkosa en Suzuki nous glisse à l'oreille un mezzo profond qui est comme velours. Une voix véritablement à retenir. Anthony Michaels-Moore assume parfaitement le rôle du consul Sharpless à la fois compatissant et lâche. James Valenti est Pinkerton. Certains passages de ce rôle requièrent plus de vaillance. Toutefois, sa voix a du charme et il a belle allure. Notons le Goro de Carlo Bosi, qui a juste ce qu'il faut de louche, et la belle présence de Vladimir Kapshuk en Il Principe Yamadori. Le petit enfant est à croquer bien que pas tout à fait conforme à la blondeur et aux yeux bleus, mais qu'importe, il est succulent.

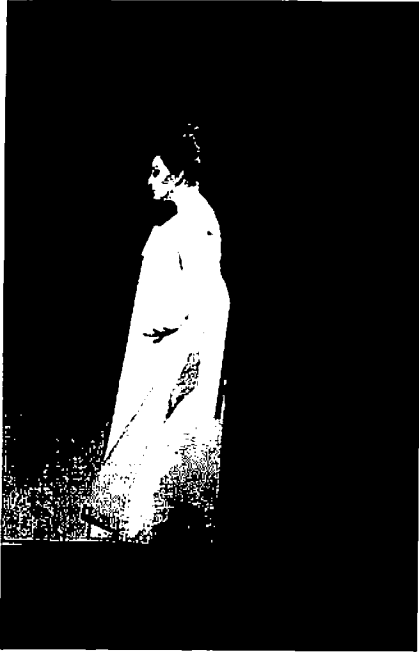
Beaux chœurs. Très bel orchestre dirigé d'une main sûre par le grand Maurizio Benini. Une soirée mémorable.

Luc Décygnes

● Opéra-Bastille : 19, 22, 27, 29 janvier et 1^{er}, 4, 7, 10, 14 février.

Mercredi 19 janvier 2011

Reprise de Madame Butterfly de Puccini dans la mise en scène de Bob Wilson et sous la direction de Maurizio Benini à l'Opéra de Paris.



© Elisa Haberer

Une valeur sûre

Presque vingt ans après sa création, la production esthétisante et très épurée de Madame Butterfly par Bob Wilson à la Bastille garde sa beauté et son efficacité. Servie par deux jeunes chanteurs, Micaela Carosi et James Valenti, et la direction musicale très affinée de Maurizio Benini, allant dans le même sens que la mise en scène, elle triomphe toujours.

Avec cette vision japonisante jouant ouvertement l'esthétisme épuré, Madame Butterfly avait fait son entrée à l'Opéra Bastille en 1993. Finies les vues panoramiques de la baie de Nagasaki, les fleurs artificielles et le fiorito asil délicieusement ethnique. Bob Wilson abandonnait le réalisme début XXe siècle pour un retour à un japon style kabuki et gravures anciennes.

Le moins de monde possible sur scène, le moins de gestes et des placements gérés par les codes du théâtre traditionnel nippon. Costumes adéquats, bien sûr, et jeux de lumières sur cycloramas absolument magiques. Tout cela est d'une grande beauté un peu glacée qui pourrait être en contradiction avec la générosité de la musique si l'interprétation musicale s'orientait vers un lyrisme excessif et trop extérieur.

On pourrait aussi dire qu'une telle approche est une manière d'éviter un vrai travail dramatique sur les personnages, mais c'est un faux procès car le drame et le mélodrame n'ont pas forcément besoin d'être exprimés à l'excès pour nous toucher. Un peu comme la sublime

beauté du timbre et de la ligne de chant de la Tebaldi servait la musique italienne au plus haut niveau, à l'opposé de l'expressionnisme génial et si ardent de la Callas.

Pour cette reprise, le chef Maurizio Benini a su trouver une approche musicale vraiment adaptée à ce que l'on voit, c'est-à-dire toute en finesse, mettant en valeur les mille subtilités de l'écriture puccinienne qui est ici sur l'un de ses sommets. Jamais trop de volume, jamais d'inutiles déchaînements sonores, une émotion d'autant plus puissante qu'elle est n'est distillée qu'à bon escient et de manière très graduée. L'Orchestre de l'Opéra, décidément somptueux, suit cette ligne de conduite avec des sonorités d'une extrême qualité et une gamme de nuances infinie.

Belle initiative aussi de confier à plusieurs membres du Chœur de l'Opéra et à des artistes issus de l'Atelier Lyrique maison certains des multiples rôles qui n'ont que des interventions limitées mais qui sont particulièrement nombreux dans cette œuvre. Ils sont tous à leur place, professionnels, musicaux. C'est important, car l'unité du spectacle dépend beaucoup de ce type d'emplois.

Pour les rôles plus développés, Goro, le Zio Bonzo, il n'y a rien à reprocher à personne. Très bonne Suzuki aussi d'Enkelejda Shkosa, à la belle voix chaude et expressive. Pas de surprise avec l'excellent Sharpless de Anthony Michaels-Moore, voix généreuse, composition intelligente. Remarquable présence aussi du minuscule acteur fils de Cio-Cio San, petite silhouette agile, très présente, bien émouvante jusqu'à l'ultime image, bras tendus vers son père.

Car Bob Wilson marque bien la volonté de Puccini de racheter Pinkerton dans la deuxième version de Butterfly, celle en trois actes, avec cette fin où se retrouvent le père et le fils tandis que Cio-Cio San mourante est encore assez consciente pour voir arriver, enfin, Pinkerton, lequel montre alors l'étendue de son remords d'un ultime geste symbolique de mea culpa.

Restent les deux principaux protagonistes. Micaela Carosi s'impose sans mal en Butterfly, timbre riche, technique assurée, sachant doser les émotions, sans en faire trop ni trop peu. Très musicienne, elle donne une interprétation elle aussi tout en finesse, comme celle de l'orchestre, y compris dans le célèbre Un bel di vedremo, dont elle bannit tout effet facile, comme d'ailleurs dans sa mort où tant d'autres en rajoutent à plaisir.

La voix est grande, harmonieuse, trop grande pour celle du jeune ténor américain James Valenti ? Avec un physique à la Cary Grant inhabituel dans le monde des ténors, Valenti a une belle voix, musicale, menée avec intelligence. Il est entré avec goût et un vrai sens de la scène dans le jeu proposé par Bob Wilson et finit par rendre attachant ce personnage en général très antipathique malgré les efforts de Puccini pour améliorer son image.

Dans une salle comme celle de la Bastille, surtout à côté de voix amples comme celles de Carosi et de Michaels-Moore, peut-être manque-t-il encore un peu de projection ? – plus belcantiste encore que vériste. Mais il a de très solides qualités et la trentaine tout juste passée, c'est encore la jeunesse pour ce type de voix. On aimerait vraiment le retrouver dans un rôle ou dans une salle plus flatteurs pour ses moyens actuels, car Bastille reste une salle difficile, même si on finit par s'y habituer, côté chanteurs comme côté public. Une jeune carrière à suivre, de toutes façons, car tout peut évoluer très vite sur d'aussi bonnes bases.

Le charmant Fierrabras de la production de Zurich vue au Châtelet, alias Jonas Kaufmann, n'est-il pas devenu en très peu d'années la coqueluche du monde entier dans des rôles aussi lourds que Parsifal, Lohengrin et bientôt Siegmund et Radamès ?

Gérard MANNONI



Madame Butterfly

Reprise déchirante à la Bastille

L'Opéra Bastille reprend, avec un grand succès, l'opéra japonisant de Puccini, « Madame Butterfly », dans la mise en scène créée en 1993 par Bob Wilson. Avec une gestuelle extrêmement codifiée, très exigeante pour les chanteurs.

On doit avouer que l'on craignait un peu la reprise à l'Opéra Bastille de la tragédie musicale de Puccini près de vingt ans après sa création par Bob Wilson. A son habitude, celui-ci avait alors conçu une mise en scène extrêmement codifiée, chorégraphiée même, très loin du vérisme qui est la marque de fabrique du musicien toscan. Néanmoins, pour novatrice qu'elle fût dans le domaine de l'opéra, cette mise en scène nous avait semblé à l'époque parfaitement adaptée à cette oeuvre japonisante datée de 1904.

Pas question pour Bob Wilson de verser dans le mélo dans l'évocation du drame poignant, basé sur un fait réel, de la très jeune geisha de Nagasaki qui renie les siens par amour de l'officier de la marine américaine qui l'a nommée Butterfly et l'a achetée pour une poignée de dollars à un entremetteur. Or, à peine mariés, non seulement celui-ci l'abandonne, mais il a la cruauté de revenir au Japon quelques années plus tard pour prendre l'enfant qu'elle a eu de lui.

Avec la difficulté supplémentaire de rester en phase avec la musique, Bob Wilson économise au maximum les gestes et les déplacements. Le décor d'un dénuement complet proscrit tout objet et les gestes de la vie quotidienne sont mimés. Sur l'immense plateau de la Bastille, d'aspect très minéral, la scène tient en un rectangle de bois auquel mène un chemin de pierre comme dans les temples shintoïstes. Très soignés également, les éclairages qui constituent le seul « habillage » du fond de scène et dont les variations soulignent l'évolution de cette passion qui prend les allures d'un rite cruel.

Inutile de dire qu'une gestuelle aussi étudiée et des costumes aussi contraignants nécessitent un long apprentissage de la part des chanteurs. Ceux-ci s'y sont prêtés de bonne grâce sous l'oeil de Bob Wilson qui, au soir de la première, s'est mêlé à la troupe au moment du salut et des ovations.

Ovations méritées, notamment pour la soprano italienne Micaela Carosi qui joue une Butterfly absolument déchirante, aussi bien vocalement que scéniquement. Hormis la mezzo albanaise Enkelejda Shkosa en servante Suzuki, le reste de la distribution est loin d'atteindre un tel niveau. Suivi par l'orchestre de l'Opéra de Paris en grande forme, le directeur musical Maurizio Benini déchaîne toute la puissance de la partition au risque parfois de couvrir les voix.

Les larmes de *Madame Butterfly*



Micaela Carosi est la révélation de la soirée. (Elisa Haberer / Opéra national de Paris)

Il fait couler toujours beaucoup de larmes, le délicat papillon. Cette fois c'est grâce à une sublime chanteuse et à Bob Wilson.

Rien d'obsolète: la production de *Madame Butterfly*, opéra de Giacomo Puccini, mis en scène à la Bastille en 1993 par Bob Wilson et repris aujourd'hui, n'a pas vieilli d'un iota. L'esthétique minimaliste du créateur new yorkais colle merveilleusement au drame intimiste de la pauvre geisha abusée par un lâche impérialiste américain. Wilson enlève même tout ce que l'opéra possède de mièvre et de sirupeux. L'intensité de chacun des protagonistes, dans une lenteur calculée, est admirable. Sur un plateau nu, avec pour tout décor quelques chaises créées par Bob Wilson qui se veut aussi designer, en fond de scène l'écran bleu Klein, rouge, orangé de l'écran figure le miroir des âmes. Le chef italien Maurizio Benini, familier de la Bastille, retient l'orchestre dans ces émois sentimentaux qui, si souvent, donnent lieu à une logorrhée difficilement supportable. Benini et Bob Wilson sont d'une pudeur exemplaire qui transforme et renforce l'œuvre larmoyante de Puccini.

Beau, séduisant et longiligne, le ténor américain James Valenti ne convainc jamais dans le rôle de Pinkerton, l'officier américain qui s'offre cette geisha, elle qui croit en l'amour éternel. Sa voix est belle et intériorisée. Son rôle de lâche est impossible: lors de cette première, il est hué, ce qui n'est pas mérité. Au fil des représentations, peut-être trouvera-t-il de l'épaisseur.

En revanche, la révélation de la soirée est une magnifique cantatrice, l'Italienne Micaela Carosi. On la connaît à Paris depuis longtemps mais, dans cette production, elle séduit par sa musicalité, sa réserve et son sens de l'émotion. Plus que tout, elle transmet la fragilité mortifère du papillon épinglé.

Nicole Duault

Madame Butterfly: Opéra Bastille jusqu'au 14 février. Tel : 08 92 89 90 90 www.operadeparis.fr

Lundi, 17 Janvier 2011

Madame Butterfly - Opéra Bastille



Avec beaucoup d'émotions, *Madame Butterfly* dans la mise en scène de Robert Wilson dirigée magnifiquement par Maurizio Benini, revient à l'Opéra Bastille. Micaela Carosi, une des voix verdiennes les plus appréciées du monde lyrique international, triomphe dans le rôle de l'ex geisha.

La mise en scène très statique de Robert Wilson s'appuie avec succès sur le jeu des lumières du fond de scène et un immense espace scénique dépouillé pour laisser les solistes s'épancher avec lyrisme. C'est un opéra de l'âme éminemment esthétique. Selon la situation et l'émotion, le cadre rectangulaire passe du rouge de la colère au bleu de l'amour, de la paix, au blanc scintillant de la lumière. Tout est suggéré, on pense même, au second acte, lors du retour du paquebot de Pinkerton, à un tableau de coucher de soleil de Turner.

Les costumes, sobres, japonais, transportent dans cet univers du Soleil levant. La blancheur des tenues des futurs époux au premier acte s'opposent à la robe noire de Madame Butterfly abandonnée par Pinkerton quelques temps après. Les déplacements particuliers, le jeu des scènes, les postures, les gestes réitérés avant la parole achèvent d'inscrire les chanteurs dans un exotisme japonais

Les arrivées et sorties des chanteurs cheminent sur une route sinueuse jusqu'à nous, dans une démarche très stylisée et dans l'ombre en fond de scène. Ils n'apparaissent dans la lumière que tardivement et créent alors un suspens théâtral spectaculaire. C'est le cas du Bonze qui renie madame Butterfly le jour de son mariage. On devine sans un cri la peur du consul qui recule dans l'ombre en le voyant au loin apparaître. On se croirait dans les dessins animés d'Ocelot.

L'arrivée de Mme Butterfly est sublime. Annoncée par le chœur en coulisse, la soprano Micaela Carosi irradie de lumière, précédée de ses dames de compagnie. La cantatrice a été ovationnée dans le second acte. Puissante et émouvante, elle a conquis toute la salle, tandis que James Valenti, fade en Pinkerton, se faisait moins entendre et manquait de puissance. En revanche, le baryton très profond et très sobre, Anthony Michaels-Moore qu'on a vu récemment au Théâtre des Champs Élysées interpréter un exceptionnel Falstaff a séduit dans son rôle du consul. Saluons aussi l'interprétation sensible de Suzuki par la mezzo-soprano Enkelejda Shkosa,

Marie Torrès